

## Le cimetière des salles oubliées

EDELSTEIN, Simon. *Le Crépuscule des cinémas*, Ivry-sur-Seine, Éditions Jonglez, 2020, 288 p.

Marie Claude Mirandette

Volume 39, numéro 1, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

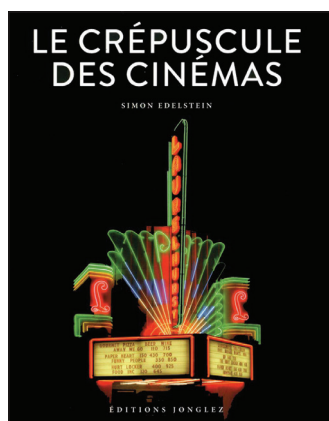
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2021). Compte rendu de [Le cimetière des salles oubliées / EDELSTEIN, Simon. *Le Crépuscule des cinémas*, Ivry-sur-Seine, Éditions Jonglez, 2020, 288 p.] *Ciné-Bulles*, 39(1), 53–53.



EDELSTEIN, Simon. *Le Crépuscule des cinémas*, Ivry-sur-Seine, Éditions Jonglez, 2020, 288 p.

## Le cimetière des salles oubliées

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Nostalgiques des salles sombres en ces temps de pandémie qui confinent à demeure et racornissent l'horizon culturel? Voici «le» remède (provisoire, on l'espère), en images glacées. Un *coffee table book* en guise de voyage imaginaire pour les fous de cinéma, mais aussi d'architecture industrielle.

Après *Lux, Rex & Corso*, inventaire des cinémas suisses en 600 images paru en 2011, Simon Edelstein, photographe et réalisateur genevois, revient avec un autre livre-somme qui, cette fois, propose un pèlerinage à travers une trentaine de territoires. Du Maroc au Cambodge, de l'Inde aux États-Unis, de l'Europe à Cuba, il a sillonné les rues avec sa caméra. «Les cinémas sont comme le vent, ils passent.», écrit-il d'emblée, mélancolique (p. 7). Derrière l'objectif, il offre un ultime tour de piste à ces salles abandonnées dont il capte au mieux les derniers soupirs avant leur transformation prochaine, au pire, leur disparition pure et simple. Tel un photoreporter, il a traqué ces cathédrales modernistes en ruines, reliquats d'une autre époque: celui des palaces que

l'on croyait immortels. Et pérennisé leurs plus charmants vestiges: ici, des marquises effondrées, là des enseignes lumineuses borgnes, là encore des façades fatiguées, des fauteuils éventrés, des couloirs décatis jonchés de restes de pellicules, autant de témoins de ce qui fut naguère un espace de vie et de rêves — leurs patronymes de Paradiso, Eden, Eldorado ne l'indiquent-ils pas? — depuis longtemps devenu le refuge des fantômes ou des squatteurs.

Edelstein franchit barricades et interdictions d'entrer pour pister l'insolite, photographier la splendeur tenace, mais fanée, cadrer la survie d'un balcon ou d'un escalier résistant encore un instant à leur inéluctable décrépitude. Une nostalgie, une tristesse sépulcrale même, émane de ces clichés racontant le naufrage de ces paquebots du septième art, véritables paradis perdus du temps d'avant. D'avant la télévision, la VHS, le DVD et le *streaming* qui ont fait des spectateurs des rêveurs de plus en plus solitaires, isolés devant de tout petits écrans à regarder des songes qui autrefois se déployaient en cinémascope dans des castels de pacotille, certes, mais scintillants de mille feux.

En trois chapitres («Cinémas abandonnés», «Des lieux en voie de résistance» et «Le temps des reconversions»), il fait la part belle à l'Inde et aux États-Unis. Au pays de l'Oncle Sam, tourné vers la modernité et le progrès, ces images ravivent le fantasme hollywoodien de l'âge d'or, alors que le septième art était un extraordinaire moteur économique et l'écrin parfait du rêve américain. Aujourd'hui, les immenses façades Art déco ayant fait la gloire des années 1920, 1930 et 1940 disparaissent sous les marteaux-piqueurs; il n'y a souvent plus que quelques néons flamboyants pour rappeler leur ancienne magnificence. Ils sont devenus salles de gym, immeubles à appartements, églises baptistes, temples de Jéhovah, et «perpétuant un processus de dévotion, du spectateur au fidèle, les repreneurs tirent ainsi parti du volume offert par la salle pour accueillir toujours

plus de croyants», de philosopher Edelstein (p. 220).

Du côté de l'Inde, le narratif est différent: la passion des *stars* et du cinéma étant demeurée intacte malgré le temps qui passe, il reste toujours quelque 14 000 salles où règne le même enthousiasme qu'autrefois. Dans un pays où le numérique n'a pas encore tout balayé, persistent des projectionnistes et des salles de projection 35 mm où Edelstein s'est engouffré. Attachés à leur vaisseau, ces hommes — et quelques femmes — tiennent bon la barre, tels les rescapés d'un naufrage annoncé qui n'en finit plus de finir.

Le texte, frugal, dévoile au détour d'une phrase les intentions derrière la lentille, la pulsion fondamentale ayant poussé Edelstein à sillonner le monde; d'inventaire, cette poétique des ruines se transforme peu à peu en quête, peut-être plus spirituelle que cinématographique. Ici et là, la plume se fait plus lyrique, sensible, inspirée jusqu'au prêche. Et c'est en Inde, pays aux mille divinités, que le photographe semble avoir trouvé son objectif véritable; de traqueur de vestiges architecturaux, il se fait ethnologue des âmes, archéologue des traces du plaisir cinématographique, pourchassant dans les yeux et sur les sourires des spectateurs les stigmates d'un élixir dont les effets auraient survécu aux époques. Dans ce pays qui entretient avec le cinéma un rapport passionnel, et où les salles et les baraques à films sont restées des lieux de communion collective, ce traqueur d'images découvre ce qui est ailleurs disparu depuis des lustres: des regards comme allumés de l'intérieur où se reflète le sacro-saint écran argenté, Graal des temps modernes. De certaines images, dont cet étonnant cliché d'une vache, devant le Picture Palace (Allahabad, Inde, 2017), nous adressant une œillade quasi inquisitrice qui semble émaner d'un monde parallèle où vie et cinéma auraient enfin fusionné en un perpétuel fantasme. Revient alors à l'esprit ce mot de Diderot arguant que parfois «Il faut ruiner un palais pour en faire un objet d'intérêt.»